

E L O G G E D E L A M E L E E

8

**Jean-Luc Nancy
est philosophe,
professeur à
l'Université des
Sciences humaines
de Strasbourg,
directeur du
département de
philosophie.
Sa réflexion
porte tout
particulièrement
sur le domaine
du politique.**

JEAN-LUC NANCY

Pour Sarajevo, mars 1993

<<Sarajevo>> est devenu l'énoncé d'un système complet de réduction à l'identité. Ce n'est plus un signal sur un chemin, ni dans une histoire, ce n'est plus un rendez-vous possible pour des visites, des affaires ou des intrigues, ni l'espace incertain d'une rencontre fortuite, d'une traversée distraite. C'est un point sans dimension sur un diagramme de souveraineté, un repère orthonormé sur ordinateur balistique et politique, une cible immobilisée dans un viseur, et c'est le chiffre même de l'exactitude de la visée, c'est la visée pure d'une essence. Quelque part, un pur Sujet déclare qu'il est le Peuple, le Droit, l'Etat, l'Identité au nom de laquelle "Sarajevo" doit être purement et simplement identifié en tant que cible.

Sarajevo : même plus un nom, un écriteau qu'on nous cloue sur les yeux, pour qu'il n'y ait plus de paysage de Sarajevo, ni de voyage à Sarajevo, mais seulement

une identité pure et nue. Que rien d'autre ne s'y mêle, et que nous n'allions pas non plus nous en mêler, nous autres Européens cosmopolites.



Une ville n'a pas à être identifiée par autre chose que par un nom, qui signale un lieu, le lieu d'une mêlée, un croisement et une halte, un nœud et un commerce, un concours, une déliaison, une circulation, un étoilement. Le nom d'une ville, comme celui d'un pays, comme celui d'un peuple et comme celui d'une personne ne devrait jamais être le nom de *personne*, il devrait toujours être le nom d'aucune personne présentable *en personne* ni *en propre*. Le "nom propre" n'a pas de signification, ou ce qu'il en a n'est que l'esquisse d'une description, en droit comme en fait indéfinie. Sens inchoatif et stochastique : mêlée de syllabes remuées au bord d'une identité sémantique doucement, obstinément différée. Dès que le nom propre arraisonne une présence en personne, un Sujet souverain, ce souverain est menacé, il est cerné, assiégé. Pour vivre à Sarajevo, il n'y avait nul besoin d'identifier Sarajevo. Mais ceux qui meurent désormais à Sarajevo meurent de la mort de Sarajevo *soi-même*, ils meurent de la possibilité imposée à coups de canon d'identifier sous ce nom quelque substance ou quelque présence mesurée à l'aune du "national" ou de "l'étatique", quelque corps symbole érigé précisément pour faire corps et symbole, là où il n'y avait que place et passage. Ceux qui sont exilés de Sarajevo sont exilés de cette place, expulsés par ce corps. Ils sont exilés du mêlement, de la mêlée qui faisait Sarajevo, mais qui, ainsi, ne *faisait rien*, n'engendrait aucun *ego*. Le nom "propre" devrait toujours servir à dissoudre l'*ego* : celui-ci ouvre du sens, une pure source de sens, celui-là indique une mêlée, fait lever une mélodie : *Sarajevo*.

9



On me demande un "éloge du mélange". Je voudrais faire un éloge lui-même "mêlé". Non pas, à proprement parler, un mixte d'éloge et de blâme, pour finir par un compte nul, pertes et profits, ni pour entonner un éloge "mitigé", évoquant, curieux concept, une extrême tiédeur. Mais enfin il s'agit (tout le monde le comprend, c'est là, sous nos yeux, il suffit de savoir recueillir, accueillir, cela dont il s'agit), contre vents et marées – on sait combien il y en a –, il s'agit seulement de ne rien céder, ni sur l'identité, *ni* sur ce qui la mêle et qui l'emmêle en son origine et en son principe mêmes. Il faut donc un éloge mêlé de retenue, de cette retenue qui convient si l'on ne veut pas – surtout pas! – que l'éloge lui-même en vienne à trahir son objet, pour l'avoir trop bien identifié.

En vérité – il faut le dire tout de suite, il ne faudrait dire que ça – le plus juste et le plus bel éloge du mélange serait de *ne pas avoir à le faire*, parce qu'on ne pourrait même pas discerner, identifier cette notion. Elle présuppose l'isolement de sub-

stances pures, et l'opération d'une mixture. C'est une notion de laboratoire. Mais viendrait-il à l'idée d'une peintre de faire l'éloge du mélange des couleurs? On a jamais à faire à leur spectre, il a toujours à faire à l'infinie mêlée et dérivée de leurs nuances.

Parce qu'il a été possible que soit décrété l'ignoble mot d'ordre de la "purification ethnique", il faut pourtant répondre. Mais ce ne sera pas par un autre mot d'ordre symétrique. C'est pourquoi on évitera plus que tout de conférer trop d'identité au mélange lui-même, et pour bien s'y tenir, on déplacera l'accent et le genre, et on essaiera de passer du mélange à la mêlée.

^

Faire droit aux identités – sans rien céder à leur délire, à leur présomption d'être, substantiellement, des identités (des "sujets" en ce sens) : voilà toute la tâche. Elle est immense, elle est très simple; se refaire une culture, rien de moins, se refaire une pensée qui ne soit pas grossière, ordurière comme le sont toutes les pensées de pureté. Mêler à nouveau les lignées, les pistes, les peaux, mais aussi bien, décrire leurs parcours hétérogènes, leurs réseaux enchevêtrés et distincts : en aucun cas ne croire "l'homme" simple, homogène, présent. Ni la femme. Ni la Croate, ni le Serbe, ni le Bosniaque. Savoir (mais de quel savoir ?) que désormais le sujet du savoir est seulement quelqu'un, et comme tout quelqu'un, un *sang mêlé*.

^

Mélange est chose délicate, fragile, subtile et volatile, et qu'il est aujourd'hui courant de voir épaissie, obscurcie. Il existe en effet – je ne serai pas le premier à le faire remarquer – un éloge du mélange qui relève d'un genre convenu de la *political correctness*, c'est-à-dire du raidissement normatif des exigences les mieux fondées. Cet éloge célèbre à tout-va le multiculturalisme, le métissage, l'échange et le partage généralisés, la bigarrure transcendante.

Or nous savons, nous sentons et nous savons que les choses ne sont pas aussi simples, que le tourbillon, les mixtures, les errances ou les brouillages ne suffisent pas, **tels quels**. Ou plutôt, et d'abord : qu'ils ne se laissent pas penser tels quels. C'est toute la question¹.

Mais il reste aussi, et nous le savons, hélas, encore mieux, un discours qui profite des simplifications de l'autre pour renchéris, rageur, sur la distinction, l'identité, la propriété, la pureté, et pour employer, par exemple, le mot "cosmopolite" avec une évidente dénotation de mépris, voire de dégoût (parfois clairement connotée d'antisémitisme).

1

De manière schématique, et avec un peu d'arbitraire, j'indiquerai trois repères ou trois directions possibles dans l'espace immense, et aujourd'hui parcouru en tous sens, de cette question :

1) le programme que trace à lui seul le titre du livre d'Etienne Balibar et Immanuel Wallerstein, *Race, Nation, Classe – Les identités ambiguës*, Paris, ed. de la Découverte, 1988

2) les mots et les motifs de "emmêlement", de la "relation", et de la "créolisation" tels que les manie Edouard Glissant (*Poétique de la relation*, Paris, Gallimard, 1990); avec lui, tous les autres "créoles", mais tous différents, tous autrement sang-mêlés, de l'art et de la littérature, et dont Salman Rushdie est aussi un emblème

3) la visée d'un "universel" en tant que métissage ou mêtis, comme dans *Le Tiers-Instruit de Michel Serres* (Paris, F. Bourin, 1991), ce qui ne va pas sans poser des problèmes tels que ceux que soulève Bruno Tackels dans "Où est le mêtis?", *Correspondances no 4*, "Le(s) mêtissage(s)", UFR des Arts, Presses Universitaires de Strasbourg, 1993.

Enfin, et comme de juste, il y a ceux qui renvoient dos à dos les deux *correctnesses*, et qui récitent un interminable catéchisme de l'unité dans la diversité, de la complémentarité, des différences bien tempérées. Ce discours bien intentionné, parfois bien venu dans l'urgence morale et politique, reste d'intention et d'exhortation. Il ne va pas aux choses mêmes dont il s'agit.



Tout d'abord, soyons clairs : l'éloge simpliste du mélange a pu engendrer des erreurs, mais l'éloge simpliste de la pureté a soutenu et soutient des crimes. Il n'y a donc, à cet égard, aucune symétrie, aucun équilibre à tenir, aucun juste milieu. Il n'y a rien à discuter. La moindre discussion, le moindre atermoiement autour d'un racisme, quel qu'il soit, autour d'une "purification", quelle qu'elle soit, participent déjà du crime. En outre, le crime est à chaque fois double : moral, et intellectuel. Tout racisme est bête, obtus, apeuré. (J'éprouve toujours une réticence devant les longs discours et les grands colloques au sujet du racisme : il me semble qu'on fait trop d'honneur à cette saloperie. Et c'est pourquoi, de manière symétrique, je suis gêné par l'idée d'un "éloge du mélange" : comme si le mélange devait être une "valeur" ou une "authenticité" à révéler, alors qu'il est une évidence, ou bien encore, à y regarder de plus près, alors qu'il n'existe même pas, si jamais il n'y a rien de "pur" qu'on puisse ou qu'on doive "mélanger" à quelque autre "pureté").

11

Il ne s'agit donc en aucune façon de tenir un juste milieu entre deux thèses opposées. Car il n'y a deux thèses que dans la mesure où il y a, d'abord, simplification et dénaturation de ce qui est en jeu.



Par définition, le mélange n'est pas une substance simple, dont on pourrait assigner le lieu, la nature, que l'on pourrait revendiquer comme tel, et dont on pourrait par conséquent faire tout uniment l'éloge. Par définition, l'identité n'est pas une distinction absolue, retranchée de tout et donc distincte de rien : elle est toujours l'autre d'une autre identité. "Il est différent – comme tout le monde" (*Le Dernier Tango à Paris*, de Bertolucci). *La différence comme telle est indiscernable.* Mélange et identité ne se laissent fixer ni l'un ni l'autre. Ils sont toujours déjà survenus toujours déjà passés ou toujours encore à venir. Et *communs*, partagés de tous, entre tous, autant que l'un par l'autre.



Précisément parce que le mélange est mêlé (il est *mêlé* et il est *mêlée*), il n'est pas substance. Et on ne peut pas non plus remplacer la non-substantialité de son contenu par une supposée consistance du contenant : telle est la difficulté des idéologies

du *melting pot*, où le *pot* est supposé contenir, en tous les sens du mot, par une vertu d'identité propre, les énigmes du mélange aussi bien que ses forces disruptives.

Le métissage n'est pas "quelque chose", et si le métis – ce métis que chacun d'entre nous est à sa façon – est quelqu'un, ce n'est pas en raison d'une essence du métissage (notion contradictoire), mais c'est en tant qu'il donne une ponctuation, une configuration singulière, au sans-essence du métissage. Essentialiser le mélange, c'est l'avoir déjà dissous, fondu en autre chose que lui. Ainsi, il ne faudrait pas même dire "le" mélange, et surtout pas pour prononcer son éloge.

Le mélange, comme tel, ne peut prendre deux identités : celle d'une fusion, d'une osmose accomplie, ou celle d'une mise en désordre achevée. Alchimie ou entropie, deux extrémités fantasmatiques – et qui se rejoignent, qui s'identifient pour finir, dans une apocalypse ou dans un trou noir. Mais le mélange, justement, n'est ni l'une ni l'autre, ni leur juste milieu. Il est autre chose, ou encore, il "est" autrement, tout autrement.



12

On serait donc mieux venu de parler de *mêlée* : une action plutôt qu'une substance. De la mêlée, il y a d'emblée au moins deux sortes – et peut-être jamais de mêlée "pure et simple". Il y a celle du combat, et celle de l'amour. Mêlée d'Arès, mêlée d'Aphrodite. L'une à l'autre mêlées, pas identifiées. Ni entropie, ni alchimie. Joute qu'il ne peut y avoir sans désir et sans assaut jaloux, sans appel à l'autre comme autre toujours autre.

(Mais la mêlée d'Arès n'est pas la guerre moderne, qui le plus souvent d'ailleurs est sans mêlée, qui extermine avant tout corps à corps, qui vise à écraser, à supprimer, plutôt qu'à mettre hors de combat, et qui n'a pas d'espace de combat, mais qui se répand partout, et qui tue, viole, irradie, gaze et infecte tout l'espace "civil". La guerre, aujourd'hui, c'est le *mélange pur*, illimité. Ce n'est pas la mêlée. On pourrait en dire autant, quant à la mêlée d'Aphrodite, de la partouze ou du film porno).

Le mélange n'est donc pas. Il arrive, il survient. Il y a mêlée, croisement, tissage, échange, partage, et ce n'est jamais une seule chose, ni la même. D'une part le mélange est un "il arrive", non un "il est" : déplacements, hasards, migrations, clinamens, rencontres, chances et risques. D'autre part, il n'est pas *un* : dans une mêlée, il y a l'encontre et la rencontre, il y a ce qui se rassemble et ce qui s'écarte, ce qui fait contact et ce qui fait contrat, ce qui concentre et ce qui dissémine, ce qui identifie et ce qui altère.

Le mélange n'est pas simplement "riche" de la diversité qu'il mélange. Elle lui échappe aussi bien sans fin, pour autant qu'il n'est rien *lui-même*. Il existe un dis-

cours sottement quantitatif – au fond, capitaliseur, profiteur – de "l'enrichissement mutuel". Mais il ne s'agit ni de richesse ni de pauvreté. Les "cultures"-ce qu'on appelle ainsi- ne s'additionnent pas. Elles se rencontrent, se mêlent, s'altèrent, se reconfigurent. Elles se mettent les unes les autres en culture, se défrichent, s'irriguent ou s'assèchent, se labourent ou se greffent.

Chacune d'entre elles, au départ – mais où y a-t-il un départ absolu? – est une configuration, déjà une mêlée. La première culture fut une mêlée de races ou d'espèces, *erectus*, *faber*, *sapiens*. L'Occident si fier du "miracle grec" de sa fondation ne devrait pas cesser de méditer sur la diversité ethnique et culturelle, sur les mouvements de peuples, les transferts et transformations de pratiques, les détournements de langues ou de mœurs qui ont fait, configuré "les Héliènes". Qu'on relise l'histoire de cette mêlée :

"Ainsi se crée au début du II^e millénaire" un phénomène d'une extraordinaire nouveauté, une culture cosmopolite se met en place où l'on peut reconnaître les apports des diverses civilisations construites en bordure ou au milieu de la mer. Ces civilisations sont les unes prises dans les empires : l'Égypte, la Mésopotamie, l'Asie Mineure des Hittites; les autres lancées sur la mer et soutenues par des villes : la côte syro-libanaise, la Crète, plus tard Mycènes. Mais toutes désormais communiquent entre elles. Toutes, même l'Égypte, d'ordinaire si fermée sur elle-même, se tournent vers le dehors avec une curiosité passionnée. C'est l'époque des voyages, des échanges de présents, des correspondances diplomatiques et des princesses qu'on donne pour épouses à des rois étrangers comme gage de ces nouvelles relations "internationales". L'époque où, sur les fresques des tombes égyptiennes, on voit surgir, dans leur costume original, tous les peuples du Proche-Orient et de l'Égée, Crétois, Mycéniens, Palestiniens, Nubiens, Cananéens..."².

Toute culture est en elle-même "multiculturelle", non pas seulement parce qu'il y a toujours eu une acculturation antérieure, et qu'il n'y a pas de provenance simple et pure mais, plus profondément, parce que le geste de la culture est lui-même un geste de mêlée : c'est affronter, confronter, transformer, détourner, développer, recomposer, combiner, bricoler.



Ce n'est pas qu'il n'y ait pas "identité". Une culture est une et unique. (Si tant est qu'on puisse se contenter du mot "culture", qui semble déjà avoir identifié ce dont il s'agit. Mais précisément, ce mot n'identifie rien. Il se contente de court-circuiter toutes les difficultés qui se presseraient en masse si l'on essayait de dire : "peuple", "nation", "civilisation", "esprit", "personnalité"). Une "culture", c'est un certain "un". Le fait et le droit de cet "un" ne peuvent pas être négligés, encore moins déniés, au nom d'une essentialisation du "mélange".

Mais autant ce "un" est clairement distinct, et distingué, autant il n'est peut-être pas son propre et pur fondement. Ne pas confondre la distinction et le fondement, c'est sans doute toute l'affaire, tout l'enjeu philosophique, éthique et politique de ce qui se trame autour des "identités" ou des "sujets" de toutes les espèces. Ainsi, la distinction absolue de *l'ego existo* de Descartes ne doit pas être confondue avec le fondement, qu'il lui adjoint, dans la pureté d'une *res cogitans*. Pas plus, et par exemple, l'identité "française" n'a besoin, pour exister, de s'autofonder dans Vercingétorix ou dans Jeanne d'Arc...

14 L'unité et l'unicité d'une culture sont une et unique à *raison même* d'un mélange, ou d'une mêlée. C'est une "mêlée" qui trouve dans une "culture" un style ou un ton, mais aussi plusieurs voix ou plusieurs portées pour interpréter ce ton. Il existe une culture française. Mais elle a elle-même plusieurs voix, et elle n'est nulle part elle-même présente en personne – sauf pour ceux qui la confondent avec un coq ou avec Dupont-la-Joie. La voix de Voltaire n'est pas celle de Proust, qui n'est pas celle de Pasteur, qui n'est pas celle des Rita Mitsouko. Et elle n'est peut-être jamais non plus *purement et simplement* française : qu'est-ce qui est français, qu'est-ce qui ne l'est pas, chez Stendhal, chez Hugo, chez Picasso, chez Lévinas, chez Godard, chez Johnny Hallyday, chez Kat'Onoma, chez Chamoiseau, chez Dib ? Une fois encore, cela ne veut pas dire qu'il n'y a pas une "identité française" : cela veut dire qu'une identité de ce type n'est jamais simplement identique au sens où un crayon est identiquement le même hier et aujourd'hui (à supposer, du reste, que cela ne soit pas matériellement inexact...). L'identité du crayon laisse précisément *ce* crayon bien moins identifiable comme "celui-ci" (qui reste, jusqu'à un certain point, n'importe quel crayon) que ne le fait l'identité d'une culture, ou celle d'une personne. Pour faire la différence, on pourrait choisir de nommer la seconde une *ipséité*, un "être-soi-même".

Une ipséité n'est pas la pure inertie du même qui resterait tout uniment le même posé à même soi-même : ce qu'on imagine former l'être d'une pierre ou de Dieu... Une ipséité se laisse ou elle se fait identifier. Pour cela, il faut un réseau d'échanges, de reconnaissances, de renvois d'une ipséité à une autre, de la différence à la différence. Une ipséité vaut par l'autre et pour l'autre, moyennant l'autre, les autres auxquels elle prend et elle donne, par sa touche singulière, un certain ton identifiable – *c'est-à-dire aussi bien inidentifiable*, inimitable, inassimilable sous *une* identité. "L'ipséité" nommerait très précisément ce qu'une identité a toujours, forcément, d'impossible à identifier.

De fait, une pure identité ne serait pas seulement inerte, vide, incolore et sans saveur (comme le sont le plus souvent ceux qui revendiquent des identités pures) : elle serait une absurdité. Une pure identité s'annule, elle ne peut pas s'identifier. Elle est seulement identique à soi qui est identique à soi qui tourne donc en rond et ne parvient pas même à l'existence.

Qui était assez *pur*, en toute rigueur, pour faire un Aryen digne de ce nom? On sait que cette question pouvait mener un vrai nazi, un nazi absolument identifié à sa cause, ou à sa chose, jusqu'à la stérilisation, voire jusqu'au suicide.

La pureté est un gouffre cristallin où l'identique, le propre, l'authentique s'abîme en lui-même, nul, entraînant l'autre avec soi pour le convertir à l'abîme. La loi absolue et vertigineuse du *propre* est qu'en s'appropriant sa propre pureté il s'aliène *purement* et simplement. Autre forme du mélange : le mélange-à-soi, l'automixage, l'autisme, l'auto-érotisme.



Une langue est toujours une mêlée de langues, quelque chose à mi-chemin de Babel comme confusion totale et de la glossolalie comme transparence immédiate. Un style est toujours un croisement de tons, d'emprunts, d'écarts et de forçages, auxquels il donne un tour. Sans doute, chaque style semble tendre vers un tour ultime, souverain, qui serait celui d'une langue absolument propre, d'un idiolecte absolu. Mais un idiolecte ou un idiome absolu ne serait plus une langue, ne pouvant plus se mêler aux autres pour être la langue qu'elle est : *ne pouvant plus se traduire pour être l'intraduisible qu'elle est. Un pur idiolecte serait idiot : parfaitement privé de rapports, donc d'identité. Une culture pure, une propriété pure seraient idiotes.*

15



Qu'est-ce qu'une communauté? Ce n'est pas un macro-organisme, ni une grande famille (à supposer que nous sachions ce que sont un organisme, une famille...). Le *commun*, l'avoir-en-commun ou l'être-en-commun exclut de lui-même l'unité intérieure, la subsistance et la présence en soi et par soi. Etre avec, être ensemble, et même être "unis", c'est tout justement ne pas être "un". De communauté *une*, il n'y en a que morte, et encore, pas au cimetière, qui est un lieu d'espacement, de distinction : mais dans la cendre des fours crématoires ou dans l'amoncellement des charniers.

Ou encore, autrement : le viol systématique des femmes bosniaques a déployé de manière exemplaire toutes les figures d'une affirmation délirante de la communauté "une" – violer pour engendrer des "bâtards", réputés inacceptables, exclus *a priori* de l'unité présumée, violer pour obliger à avorter ces bâtards, violer pour ensuite tuer et détruire ainsi la possibilité même du bâtard, violer pour que cet acte répété assigne ses victimes à l'unité fantasmée de leur "communauté", violer pour manifester de toutes les manières que précisément il *ne doit pas y avoir de rapports* entre les communautés. Acte nul, négation du sexe même, négation du rapport, négation de l'enfant, de la femme, pure affirmation du violeur dans lequel

une "identité pure" (une identité "racée"...) ne trouve rien de mieux que d'en passer par la mimique ignoble de ce qu'elle nie : le rapport et l'être-ensemble. (De manière générale, ce qui sans doute est exemplaire dans le viol, c'est qu'il opère avec le *rapport*, dont il est aussi bien la négation. Il s'acharne sur le rapport, sur la mêlée).

Ce que nous avons en commun, c'est toujours aussi ce qui nous distingue et nous différencie. J'ai en commun avec un Français de *ne pas* être le même Français que lui, et que notre "francité" ne soit nulle part, en aucune essence, en aucune figure achevée. Non pas un néant de figure, mais un tracé toujours en frayage, une fiction toujours en invention, une mêlée de traits. Et ce n'est pas que l'identité soit "toujours en chemin", projetée à l'horizon comme une bonne étoile, comme une valeur ou comme une idée régulatrice. Même en projection infinie, elle n'advient pas, elle ne s'identifie pas, *parce qu'elle est déjà là*, parce que c'est elle, la mêlée.

Je suis déjà là quand ma mère et mon père se mêlent, c'est moi qui les mêle, c'est moi leur mêlée, et pourtant, je ne m'engendre pas.

16 Qu'est-ce-qu'un peuple? Certes, il y a des traits ethniques. Il est rare qu'on puisse prendre un Sicilien pour un Norvégien (bien que les Normands furent aussi mêlés à la Sicile...). Mais un Sicilien "du peuple" et un Sicilien de la grande bourgeoisie, pourra-t-on les confondre? En revanche, on aura plus de chances de confondre, à Chicago, un Sicilien "du peuple" et un Polonais du même "peuple", ou bien ailleurs un grand bourgeois de Palerme et un grand bourgeois de Lyon. A force de ne plus rien vouloir savoir des *classes*, on finit par nier les évidences les plus quotidiennes. Sans doute, une classe ne se laisse pas non plus penser comme une identité, et c'est bien pour avoir configuré les classes en identités plutôt qu'en conditions que certains totalitarismes (peut-être tous) ont été possibles. Mais il ne s'agit précisément pas de jouer une identité contre une autre. Il s'agit de pratiquer les singularités, c'est-à-dire cela qui ne se donne et ne s'expose qu'au pluriel : *singuli* "un par un", est un mot qui n'existe qu'au pluriel. L'ipséité n'existe que singulièrement distribuée : elle est "elle-même", si l'on peut dire, la distribution, la dissémination, le partage originaire de cela – *Ipse soi-même* – qui n'est jamais ni nulle part présent comme tel, "en personne"³. *Ipse* "est" sa propre dispersion.

Ce n'est pas rien-c'est même tout-mais il nous reste à penser cette totalité de dispersion, ce tout-un mêlée.



Le mélange n'existe pas, pas plus que la pureté. Il n'y a ni mélange pur, ni pureté intacte. Non seulement il n'y a rien de tel, mais c'est la loi de l'il y a : il n'y aurait rien s'il y avait quoi que ce soit de pur et d'intact. Rien n'existe de "pur" qui ne

3 cf., mais avec une valeur différente donnée à "l'ipse", "Ipse Dasein?" de Gérard Granel, in *la Phénoménologie aux confins*, Mauvezin T.E.R., 1992.

touche à de l'autre, non pas parce qu'il faut bien se côtoyer, comme si c'était une simple condition accidentelle, mais parce que le toucher seul expose à ces limites sur lesquelles des identités ou des ipsités peuvent *se démêler* les unes avec les autres, les unes d'avec les autres, les unes entre les autres, les unes d'entre les autres. Il n'y a ni le simplement mélangé, ni le simplement identique, il y a toujours un incessant démêlé de l'un dans l'autre.

La mêlée n'est pas accidentelle, elle est d'origine; elle n'est pas contingente, elle est nécessaire; elle n'est pas : elle arrive toujours.

Mêlée d'Arès et mêlée d'Aphrodite, mêlée de l'une et de l'autre : qu'il y ait des coups et des enlacements, qu'il y ait des assauts et des trêves, de la rivalité et du désir, de la supplication et du défi, du dialogue et du différend, crainte et pitié, et rire aussi. Et mêlée des Hermès, visages accolés de dos, mêlée des messages et des voies, bifurcations, substitutions, concurrences de codes, configurations d'espaces, frontières faites pour passer, pour qu'il y ait passages mais partages, parce qu'il n'y a jamais d'identité que partagée : divisée, mêlée, distinguée, retranchée, commune, subsituable, insubstituable, retirée, exposée.

Pourquoi une "photo d'identité" est-elle le plus souvent la plus pauvre, la plus terne, et la moins "ressemblante" des photos? Mais aussi, pourquoi dix photos d'identités de la même personne sont-elle si différentes les unes des autres? Quand donc quelqu'un *se* ressemble-t-il? Lorsque la photo montre de lui, ou d'elle. plus que l'identique, plus que la "figure", "l'image", les "traits" ou le "portrait" en tant que relevé des signes diacritiques d'une "identité" ("cheveux noirs, yeux bleus, nez camus, etc"), et lorsqu'elle fait lever une mêlée interminable, peuples, parents, travaux, peines, plaisirs, pensées, refus, oublis, égarements, attentes, rêves, récits, et tout ce qui tremble et tout ce qui s'agite aux confins de l'image. Rien d'imaginaire, rien que du réel : le réel est de la mêlée. Une *vraie* photo d'identité serait une mêlée indéfinie de photos et de graphies, qui ne ressemblerait à rien, et sous laquelle on inscrirait la légende d'un nom propre.

17

^

Cette *légende* serait à lire, à déchiffrer et à raconter – mais elle ne serait pas un mythe : c'est-à-dire précisément qu'elle ne viendrait pas conférer d'identité à *l'ipse* ou au quelque *un* dont elle serait le *legendum est*, le "ceci est à lire". Ce qui est à lire, c'est ce qui est écrit. Le mythe n'est pas écrit, il est projeté et proféré, brandi ou surgi pur, sans frayage, sans histoire. Non seulement le mythe identifie, mais surtout il s'identifie lui-même : il est l'infinie présupposition de son identité et de son authenticité. Si je dis en mode mythique "Arès", "Aphrodite", "Hermès" ou "France", j'ai déjà dit dans ces noms plus que tout ce qu'on en pourra dire, et on ne pourra rien en dire de légitime qui ne soit par avance authentifié en eux. Ainsi,

+

seule la voix de la France énoncera ce qui est français. Le mythe, c'est le sens qui est son propre sujet, et le nom propre en tant qu'idiosémie d'un idiolecte.

Mais ce qui est écrit, et qui est à lire, c'est ce qui n'a pas précédé son frayage, c'est la mêlée des traces d'un sens qui se perd en se cherchant ou en s'inventant. Je lis que Sarajevo est une ville faite d'au moins trois villes, successives et simultanées, et que Bosna-Saray y est mêlée à Miljacka et à Ilidza.

Repères bibliographiques

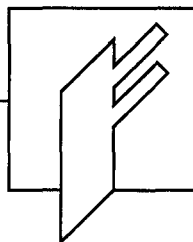
L'œuvre de Jean-Luc Nancy est très étoffée. Nous citerons quelques titres seulement :

L'Oubli de la philosophie Galilée, 1986
La Communauté désœuvrée Bourgois, 1991
Une pensée fini Galilée, 1991

En collaboration avec Jean-Christophe Bailly, un livre sur la fin du communisme, *la Comparution* Bourgois, 1991.

^

18



F I N O V A
G E N È V E S A

**Fiduciaire • Comptabilité • Fiscalité • Constitution • Gestion
Révisions et Domiciliation des sociétés**

2, rue Thalberg, Place des Alpes - CP 1509
Téléphone 022/732 79 29 - Téléfax 022/731 72 16 - Télex 412244 fino ch

+